folklore

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

TOME XIX
29e Année — N° 2
ÉTÉ 1966

122

FOLKLORE

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

fondée par le Colonel Fernand Cros-Mayrevieille

Directeur :

J. CROS-MAYREVIEILLE

Domaine de Mayrevieille

par Carcassonne

Secrétaire Général :

RENÉ NELLI

22, rue du Palais

Carcassonne

Secrétaire :

JEAN GUILAINE

87, rue Voltaire

Carcassonne

TOME XIX

29e Année — N° 2

ÉTÉ 1966

RÉDACTION : René NELLI, 22, rue du Palais - Carcassonne

Abonnement : **5 F** par an — Prix au Numéro : **1,30 F.**

Adresser le montant au :

« Groupe Audois d'Etudes Folkloriques », 7, Rue Trivalle, Carcassonne.

Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier

FOLKLORE

(Tome XIX - 29e Année - N° 2 - Eté 1966)

SOMMAIRE

MARCELLE MOURGUES

La Bravade de Saint-François de Paule à Fréjus.

* * *

URBAIN GIBERT

Eléments d'ethnographie espérazanaise : la « Course du Bœuf ».

* * *

SIMONE BRISSAUD

Le géant de Peyremaux (Tarn) et sa signification religieuse.

* * *

RAYMONDE TRICOIRE

Folklore des animaux pyrénéens : l'Ours.

●

NOTES

JOSEPH MAFFRE

Prière du Laboureur.

●

BIBLIOGRAPHIE

— Félix ARNAUDIN : *Contes populaires de la Grande-Lande* (R. Nelli).
— Déodat ROCHÉ : *Contes et Légendes du Catharisme* (R. Nelli).
— AELFRIC : *Vies des Trois Saints anglais.* (R. Nègre).
— Kemp MALONE : *Deor.* (R. Nègre).
— *Bulletin folklorique d'Ile-de-France* (Eté 1966). (R. Nelli).
— *Chtonia,* n° 5-6, 1965 (R. Nelli).
— *L'Ethnographie slovaque,* T. XIV, n° 3 (R. Nelli).
— *Hussards, pâtres, paysans.* (R. Nelli).
— Susie HOOGASIAN-VILLA : *Cent contes arméniens.* (R. Nelli).
— Michael POWNE : *La musique éthiopienne.* (R. Nelli).

LA BRAVADE
DE SAINT FRANÇOIS DE PAULE A FRÉJUS

En 1483, Louis XI, gravement malade, espérant obtenir une guérison miraculeuse par l'intervention de Saint-François de Paule dont la renommée était parvenue jusqu'à lui, l'envoya chercher par une trirème royale. Cédant aux instances du roi de Naples et du pape Sixte IV, le saint homme s'embarqua à Ostie.

Selon une tradition, la trirème se serait vue refuser l'entrée du port par les Marseillais en raison de la peste qui sévissait en Provence. A cette nouvelle, l'équipage s'étant refusé à descendre à terre, le saint, étendant son manteau sur l'eau, s'en serait servi miraculeusement de radeau pour adorder. Une autre version veut qu'une forte tempête obligea le navire à se réfugier dans une anse où il fut attaqué par des corsaires. Saint François s'écria : « *Nous ne craignons rien car nous sommes les envoyés de Dieu* ». A ces mots, la mer s'apaisa brusquement, les pirates, pris de peur, s'enfuirent et Saint François put aborder à Bormes.

Le seigneur Pierre de Grasse et les consuls de la ville qui l'accueillirent le supplièrent de mettre fin à la peste et aussitôt l'épidémie cessa. Bormes reconnaissante, après sa canonisation (dont le procès fait au contraire état de son débarquement à Marseille) lui dédia une chapelle et, en 1954, elle donna un couvent à l'Ordre des Minimes qu'il avait fondé.

De Bormes, François et ses compagnons se rendirent par mer à Fréjus d'où l'envoyé de Louis XI, Guinot de Bussières, devait le conduire à son chevet, à Plessis-les-Tours. On raconte qu'en mettant pied à terre Saint François dessina une croix sur le sable.

Girardin (Histoire de Provence, 1728, T. I, p. 225) décrit l'entrée de Saint François dans l'antique cité :

« Le serviteur de Dieu, ne sachant pas que notre ville fut infectée, s'approcha de nos murs, accompagné de plusieurs personnes et s'avança dans les rues sans trouver qui que ce soit. Enfin, une femme âgée se trouve par hasard sur ses pas ; il lui demande pourquoi on ne voit personne par la ville : « Hé, mon père, dit-elle, c'est parce que la peste est ici. La moitié des habitants a péri et la plupart des autres se sont enfuis ou se tiennent enfermés chez eux ».

A cette nouvelle, Saint François de Paule, plein de charité et de confiance en Dieu, se jeta à genoux pour se recommander avec

sa troupe au Seigneur et pour le prier qu'il voulut bien éloigner ce terrible fléau d'une ville où sa providence l'avait conduit. La prière de ce juste eut un effet singulier car depuis ce moment, le mal contagieux cessa non seulement de faire des progrès, mais encore on vit ceux qui en étaient atteints recouvrer la santé. Bien plus, depuis cet heureux jour, la peste n'a jamais osé approcher de cette ville et semble encore respecter un lieu d'où ce grand saint l'a chassée une fois ».

François logea dans la maison canoniale du Prévôt Antelmi.

Depuis cet événement extraordinaire, Fréjus rendit un culte très fervent à Saint François de Paule qui devint le saint patron de la ville. Les archives offrent maints témoignages de la reconnaissance populaire à Saint François : Dans une délibération du 20 Octobre 1720, le Conseil Municipal « fait le vœu, au nom de tous les habitants de la ville présente et à venir, de fêter et de s'abstenir de toutes œuvres serviles à perpétuité dans cette ville et son terroir, le jour du glorieux Saint François de Paule qui est le second du mois d'Avril, et de continuer annuellement la procession générale que lesdits habitants ont trouvée établie par leurs pères, de faire célébrer à perpétuité une grand'messe... à laquelle MM. les Consuls assisteront en chaperon ».

Quelques années plus tard, la ville sollicite du Parlement de Provence, qui l'accorda le 29 Avril 1784, l'autorisation de faire la « bravade » le jour de la fête de Saint François.

Interrompue pendant la tourmente révolutionnaire, la célébration de la fête de Saint François de Paule fut reprise au début du XIX^{e} siècle jusqu'à la coupure apportée par la première guerre mondiale, en 1914.

La fête commémorative de la venue de Saint François à Fréjus se déroulait, durant quatre jours, dans un élan d'enthousiasme indescriptible.

La première journée, consacrée à la nomination des Bravadeurs, se terminait par un brillant défilé de bravadeurs revêtus de vieux uniformes militaires précieusement conservés dans les armoires pour cette occasion, avec retraite aux flambeaux, aux sons des clairons et des tambours.

Le jour de la fête, ce cortège, précédé par un Tambour-Major et un Porte-Enseigne, animé par les « chivau-frus » ou chevaux jupons, faisait trois fois le tour de ville et se rendait à la chapelle Saint-Roch pour prendre le bateau symbolique de l'arrivée de Saint François, puis, sur la place où s'était déroulée la rencontre, était reproduit le dialogue entre Saint François de Paule et la vieille femme, nommée Berthole, (selon Marcel Provence). Elle donnait la réplique en provençal à un moine de l'Ordre des Minimes qui figurait le bienheureux. La fin de la scène

était ponctuée par le roulement des tambours et des décharges de mousquetterie.

Les bravadeurs se rendaient ensuite à la grand'messe à la cathédrale qui était précédée de la bénédiction des armes. Dans l'après-midi, ils parcouraient la ville pour aller saluer par des feux de salves les différentes autorités religieuses, militaires et civiles. La journée s'achevait autour d'un immense feu de joie.

Le dimanche, à la grand'messe, les « chivau-frus » qui étaient conduits par un cheval jupon plus gros que les autres ou « Capoulié » (Chef) avaient une place d'honneur, au pied de l'autel. Ils figuraient, l'après-midi, dans l'imposante procession. Ils gambadaient et caracolaient autour de la barque toute gréée, montée sur roues qui était censé rappeler l'arrivée du saint et que l'on promenait remplie d'enfants, ce qui devait leur attirer des effets bénéfiques.

Les « chivau-frus » qui ouvraient la marche, à la sortie de la cathédrale, étaient suivis par de majestueux hussards à cheval à la veste bleu ciel au dolman rouge éclatant, armés de sabres ou de pistolets d'une taille impressionnante.

Cette cavalerie précédait une non moins brillante infanterie : une importante troupe de grenadiers portant la tunique et le shako faisait tonitruer de vénérables mousquets, puis venaient d'impassibles sapeurs en tabliers, armés de la hache, les marins au grand col rabattu sur leur costume bleu, au chapeau de cuir bouilli faisaient crépiter de longues carabines. Depuis l'Empire, un corps de Turcos rendait plus attrayante encore cette armée improvisée.

La procession durait cinq heures car les bravadeurs s'appliquaient à en retarder la marche en tirant sans interruption des feux de salves devant le buste du saint porté par quatre diacres en dalmatique que suivaient l'évêque, le clergé de la région, les autorités civiles et les notabilités du pays. On croyait, en effet, que plus la procession reviendrait tard en la cathédrale, plus l'année serait bonne. De formidables décharges de mousqueterie étaient tirées tantôt par chaque section, tantôt par l'ensemble des bravadeurs.

Sur la placette se renouvelait la mimique entre Saint François de Paule et la vieille Berthole devant le buste du saint installé sous une voûte de buis et de verdure surmontée d'une colombe et d'une couronne de roses. A la dernière phrase, le Maire coupait les fils soutenant les roses et la colombe s'envolait aux accents des vieux tromblons pour se poser parfois sur le buste du saint, ce qui était interprété comme un présage favorable pour la cité.

Le cortège repartait alors vers la cathédrale et la foule dépouillait l'arc de triomphe du saint de ses rameaux de buis considérés comme préservatifs de l'incendie.

Combien d'antiques rituels pratiqués par des populations qui en avaient perdu la signification ont retrouvé la vie en prenant une attribution chrétienne ! Cette constatation permet d'écarter l'origine historique de la barque dite « de Saint François ». Ne serait-elle pas le « carrus navalis » des Romains qui portait la statue de Cybèle aux fêtes du Lavatio ? Un mausolée d'Ostie conservé au Vatican, montre ce char en forme de barque traîné par des enfants en robes blanches. Les Germains se servirent d'un char semblable pour porter la statue d'Isis et en Suisse, des dessins des XIII[e] et XIV[e] siècles, présentent le « Narrenscheff », ce vaisseau des « Fous », monté sur roues, qui porte les « démons de l'Hiver » armée de seringues et de balais qui luttent contre les « Fous » couverts de feuillage, tenant en mains des bouquets, qui prennent la nef d'assaut pour faire triompher le Printemps.

Les « chivau-frus » provençaux qui présentent en Provence diverses manifestations à but de fertilité évident, ne se livraient-ils pas primitivement à l'assaut de la nef contenant les démons de l'Hiver, hâter par magie homéopathique, l'arrivée du Printemps ?

La liaison entre le Cheval-jupon et l'idée de barque est, en effet, générale en Espagne ; en Angleterre maints auteurs ont été frappés par la forme de barque affectée par certains « Hobby Horses ». Faisons donc une incursion en ces deux pays qui paraissent avoir conservé la tradition du mannequin-cheval dans ses formes les plus archaïques :

Pour Joan LAWSON (European Folk Dances), l'association barque-cheval serait en rapport avec le souvenir de difficiles traversées de chevaux par fleuves ou par mer sur des bateaux pritimifs. Cette hypothèse, plausible, ne peut tout expliquer. La mythologie, en effet, fait état de centaures marins et les formes de barque des Hobby Horses britanniques paraissent appartenir à des rites bien définis :

A Padstow, en Cornouailles, le populaire « Old Hoss » a une tête de cheval en bois, mais son corps est taillé en forme de barque terminée par une queue de crins. L'homme est peint en noir avec du goudron pour marquer les personnes qui le touchent. Ce « noircissement » observé en Catalogne au contact des « Ours » ou au contact des « Diables » dans le Nord de l'Espagne, est censé apporter la fertilité, la fécondité. C'est pourquoi les femmes de Padstow évitaient l'approche du Cheval de peur de s'attirer une trop nombreuse famille, et c'est pourquoi les « chivau-frus » de tous pays courent après les filles. Le Cheval est suivi par la corporation des marins. Le rite de mort et de résurrection de la Nature est manifeste : le Cheval se couche et fait le mort, ce qui évoque le sommeil hivernal, puis il se lève brusquement, bondit et court après les filles. Puis suivait sa noyade dans la mer qui avait pour

but, disait-on, de préserver les troupeaux de la maladie. Ceci fait retrouver le sens rituel de destruction des génies hostiles qui s'étaient manifestés durant l'année, L'Homme-Cheval renforçait cette cérémonie de purification en tirant des coups de pistolet pour mettre en fuite ces forces du Mal. Ne sachant expliquer la forme de bateau donnée au Cheval, les habitants de Padstow trouvèrent que ces formes avaient été créées pour effrayer l'Armada espagnole !

A Minehead, le Cheval forme une barque de 2 m 40 environ, recouverte d'une toile descendant jusqu'au sol. La tête du Cheval, autrefois confectionnée avec des peaux de lièvres, placée au centre de la barque, porte un bonnet pointu orné de rubans qui ressemble aux coiffures des « maîtres de la pluie » espagnols, tandis que l'homme qui le porte a le visage recouvert d'un masque de Bouffon. Ce cheval, entièrement orné de rubans multicolores porte sur la croupe l'inscription « le cheval du marin ». Sa queue faite d'un cordage de marine long et traînant sur le sol, était autrefois terminée par une queue de vache. L'Homme-Cheval fait pivoter cette queue, très sale, vers les personnes qui refusent de lui donner des offrandes. Il est aidé, dans cet office, par deux « Gullivers » qui portent, comme les « Bouffons » d'Espagne, de lourdes massues et de hautes coiffures coniques ornées de rubans, semblables à celle du Cheval et reçoivent les offrandes. Le Cheval poursuit les badauds, cherchant à les retenir pour recevoir leurs dons à l'aide d'énormes pinces qui sortent de son poitrail. Ceux qui refusent d'obtempérer sont jetés à terre et gratifiés de dix coups de botte. Ces danseurs entraient dans les maisons pour s'approprier des friandises et des boissons.

Selon Violet ALFORD, ce mannequin-cheval était autrefois suivi d'un âne portant des colliers de fleurs et de biscuits, âne qui rappelle étrangement le sacrifice du Cheval d'Octobre pratiqué par les Romains qui, pour obtenir une abondante moisson passaient autour du cou du Cheval un collier de pains, avant de l'immoler.

A la nuit, le cortège se dirigeait vers la mer où avait lieu la noyade du Cheval.

Les multiples rubans qui forment la robe de ce cheval postiche anglais le font apparemment relever du symbolisme de l'arc-en-ciel, ce que confirment les rubans multicolores et la forme conique des coiffures des deux « Gullivers » et du Cheval, car les coiffures de ce type sont portées, en Espagne, par des personnages à caractère de « Bouffons » appelés « maîtres de la pluie ». En effet, le rire des foules qu'ils provoqaient avait, croit-on, le pouvoir d'attirer la pluie.

Donc, ce rite de végétation s'orientait plus particulièrement vers le sortilège de la pluie. On immergeait ici le Cheval, comme

on le faisait, en Provence, pour les statues des saints invoqués pour la pluie qui, malgré les prières et les pélerinages, s'obstinaient à ne pas ouvrir les cataractes du Ciel.

Mais, la pluie ne dépend-elle pas d'un vent propice ? On sait que les navigateurs grecs, avant d'entreprendre une longue expédition sacrifiaient un cheval à Borée pour se rendre les vents favorables. On comprend que les peuples marins de Minehead et Padstow, utilisant dans le même but un masque-cheval, aient été amenés à lui donner la forme d'une barque pour concrétiser l'heureux voyage qu'ils attendaient de son pouvoir.

La célèbre « Danse du Verre » basque comporte, à cet égard, une mimique assez suggestive : Les danseurs attrapent d'abord l'Homme-Cheval et font semblant de le châtrer pendant que les maréchaux-ferrants placent les fers. La bête donne alors des signes de faiblesse, au point que les palefreniers la soutiennent pour lui faire faire quelques pas. Mais l'animal, reprenant brusquement des forces, se remet à danser et à sauter. Les hommes les plus vigoureux tendent alors au « Zamalzain » leurs mains entrecroisées sur lesquelles, après quelque hésitation, il saute pour être élevé en l'air le plus haut possible. Après avoir figuré ainsi la mort de la Nature en hiver, puis son brusque réveil et la montée de la végétation au printemps, l'Homme-Cheval danse autour d'un verre empli de vin (qui pouvait être autrefois le sang du Cheval immolé au dieu du Vent), puis saute brusquement d'un pied sur le verre sans le renverser, tandis que de l'autre pied il dessine en l'air une croix donnant la direction des quatre principaux vents que le rite tendait à rendre favorables, ce qui fut interprété par la suite comme un signe de croix.

A Malines, le Cheval Bayard est monté par les quatre frères Aymon, explication historique invoquée lorsque fut perdue la signification des points cardinaux que chacun d'eux représentait.

Le « Chibalet » languedocien confirme ces interprétations météorologiques : A Montpellier, l'Homme-Cheval est environné de danseurs vêtus de blanc, ornés de rubans multicolores. Au cours d'une marche d'introduction, le Cheval salue dans la direction des quatre points cardinaux. La figure de « la Ressa » (la « Scie », en raison de la marche en zig-zag des danseurs, dans la figure de « l'Avoine », un danseur cherche à apprivoiser le cheval en lui offrant un van soi-disant empli d'avoine, vient la figure appelée « les Quatre points cardinaux ». Les quatre danseurs qui accompagnent l'Homme-Cheval et sont la personnification probable des quatre vents que le rite cherche à se rendre favorables, après une marche en pas de basque se couchent à terre et le cheval, en galopant, passe sur leur corps comme pour les imprégner de sa force. L'Homme-Cheval, qui paraît alors dompté, suit le donneur d'avoine dans ses évolutions, le mouvement s'accélère,

le cheval galope, décoche des ruades pour marquer qu'il est en pleine possession de sa puissance. Finalement les quatre danseurs s'agenouillent devant le Cheval. Même principe de la danse à Béziers, mais avec le simulacre de la ferrade du Cheval.

Le Languedoc fournit un autre exemple de rite pouvant étayer l'hypothèse que les « chivau-frus » de Fréjus devaient primitivement attaquer les tenants de la barque montée sur roues qui devait entrer finalement dans le cortège religieux sous le couvert de vaisseau de St François de Paule.

Dans son étude sur « Les animaux cérémoniels du Midi Méditerranéen », M.L. LOUIS cite la description du cortège du Chameau de Béziers par Fabregat et Sabatier :

« Au centre apparaît une arche ou galère que suit un corps nombreux de musiciens. « Il fait beau voir cette galère, dit un écrivain biterrois de la fin du XVII[e] siècle (Jean MARTEL : Antiquité du Triomphe de Béziers - 1628), laquelle l'on fait marcher avec artifice et tourner de grande vitesse. Pendant qu'elle tourne au son des trompettes et tambours, animant au combat, à l'imitation des galères qui sont sur mer, il y a des hommes habillés à la turque, ayant des turbans sur leur tête et des boucliers aux bras, les uns dedans, les autres dehors, avec de gros et grands bâtons, se battent et pendant de longs combats qu'ils réitèrent souvent pendant la marche. »

L'Espagne apporte de nouvelles confirmations de l'association du cheval-jupon avec le motif de la barque :

A Igualda, en effet, il existe une représentation appelée « Turquia » où sept « Cavallets » se disputent sur place une nef turque.

De même, à Reus existe un très curieux « Ball de les Galeres » figurant une lutte entre Turcs et Chrétiens. Les Turcs, coiffés de turbans, ont un fanion bleu orné de croissants blancs ; ils portent, à mi-corps, de fragiles bateaux de bois et de carton et sont armés de pistolets. Les Chrétiens, en nombre égal, se distinguent par une bannière blanche à croix rouge ; ils ont aussi des bateaux passés à la ceinture et brandissent des épées, s'efforcent de taillader les cordages des navires turcs. Parallèlement, huit « Cavallets » chrétiens contre vingt-quatre cavallets turcs s'affrontent respectivement, conduits par un ange armé d'une épée et par un personnage coiffé du chapeau pointu des « maîtres de la pluie » terminé par un flot de rubans qui menace l'ange avec une grosse massue.

On a cru qu'il y avait eu un mélange de deux danses et que ce combat naval représentait la bataille de Lépante. Les textes anciens manquent pour préciser l'origine de la danse, mais nombreux sont les rituels auxquels on a donné des attributions historiques quand on n'a plus su comment les expliquer et la christianisation du rite apparaît avec l'apparition de l'ange. Il semble

donc logique de faire remonter la « Turquie » et le « Ball de les Galeres » de Reus aux luttes rituelles entre l'Eté et l'Hiver représentées chez tant de peuples et comportant l'exorcisme des démons de l'Hiver pour que renaisse le Printemps.

Ces différents exemples confirment bien que la venue par mer de Saint François de Paule à Fréjus a donné lieu à la rénovation et à la christianisation d'un antique rituel de fertilité.

Marcelle MOURGUES.

BIBLIOGRAPHIE

GIRARDIN : **Histoire de Provence,** 1728, T.I., p. 225.

PROVENCE Marcel : **Calendrier des fêtes Provençales** (Les Cahiers du Chef N° 8. Editions du Bureau d'Etudes de l'Ecole de Cadres du Coudon, 1942, p. 39).

H. B. : **La fête et la Bravade de Saint François de Paule à Fréjus.** (L'Eclaireur, du 5 Novembre 1922).

Violet ALFORD : **Introduction to English Folklore.**

Joan LAWSON : **European Folk Dance.** (Pitmann, 1955).

M.L. LOUIS : **Les animaux cérémoniels du Midi Méditerranéen.** (Floklore, 1958). — **Le Folklore et la danse.** (Maisonneuve, id.).

LA "COURSE DU BŒUF"

Chacun sait que le Midi de la France est une terre d'élection pour les courses : « Corridas de muerte » dans les arènes des grandes villes, courses landaises dans le S.W., courses provençales dans le S.E. ; et René Nelli a pu écrire, en conclusion de son article sur les jeux : « *Les courses de taureaux, ou, à la rigueur, les courses de bœufs, sont l'expression d'une tradition bi-millénaire (le taureau est déjà gravé sur les monnaies ibériques de Narbonne). Fêtes du soleil, du sang et de la bête, elles sont dans un accord secret avec une certaine âme méridionale, avec l'animus de l'homme d'oc...* » (1). Pourtant les pays d'Aude sacrifient peu (2) à cette tradition, et, à notre connaissance, seule jusqu'à ces dernières années, Espéraza (3) avait sa « course du bœuf ». Course tout à fait particulière puisqu'elle précédait l'abatage des bœufs destinés à l'alimentation des habitants.

En 1938, à la demande de M. le Colonel F. Cros-Mayrevieille, j'avais fait une enquête sur cette coutume (4). Il ne m'avait pas été possible d'obtenir des données chronologiques, même très approximatives, pour jeter une base dans le passé. Les vieillards interrogés en avaient toujours entendu parler, ils en avaient été toujours les témoins ou les acteurs. C'est tout !... Ils en signalaient d'ailleurs la décadence. Alors que jadis (il y a encore une dizaine d'années, disaient-ils), tous les ruminants (bœufs ou vaches) destinés à être abattus devaient subir cette épreuve ; en 1938, la « course » n'avait lieu que quelques jours avant la fête locale de Saint-Michel ; et encore un seul boucher sacrifiait-il à la tradition.

En quoi consistait cette course en 1938 ?

Un bœuf très fort et bien en chair est choisi, un câble de chanvre d'une vingtaine de mètres de longueur, tenu par un homme vigoureux, est attaché à ses cornes, puis le « toro » est lâché dans les rues où va se dérouler une véritable « corrida ». C'est alors que retentit le cri « Le bioù, le bioù... » et qu'une véritable fièvre collective s'empare de la petite cité. Tout le monde est dans la rue, certains ouvriers chapeliers même quittent l'usine ; et, à l'école, les maîtres ont toutes les peines du monde pour amener le calme dans les classes. Les portes extérieures des maisons sont ouvertes, et aussi celles de l'église, afin que, le cas

échéant, ces immeubles puissent servir de refuge... Les jeunes gens excitent la bête à l'aide d'une peau de bœuf desséchée, mais non tannée, appelée « cuir ». Ce cuir enveloppe un petit fagot qui est placé, dressé devant l'animal, celui-ci charge, culbute le frêle obstacle, le fait rouler, puis charge encore. Affolé par les cris des spectateurs, il galope dans les rues, mais il est constamment ramené vers le « cuir » par les jeunes hommes qui, maniant leurs vestes comme des capes, jouent au toréador.

Brouhaha ! Exclamations ! Galopades ! « Corda ! Corda al bioù !... » crie-t-on si l'on estime que la bête n'a pas assez de liberté d'action. — « Corda ! Corda al estrangè !... » si l'on aperçoit dans la rue un passant inconnu !...

Et la course continue tant que la bête ne donne pas de signes de lassitude ; évidemment, si elle est à la fois vigoureuse et méchante, l'intérêt de la course en est accru et la scène se prolonge. Autrefois, aux temps heureux où les courses étaient nombreuses, les bœufs étaient ensuite abattus à la manière des toros par le boucher qui se servait d'un couteau spécial. Tout le monde assistait à la mise à mort. A l'occasion de la fête locale, le cérémonial était un peu plus compliqué et la fin de la course était agrémentée de charges du bœuf sur un mannequin de paille suspendu entre deux arbres sur la place principale de la localité. Le mannequin était ensuite brûlé.

La viande d'un animal qui a « couru » disent les habitants d'Espéraza est bien meilleure. Ce qui est certain, c'est que le boucher qui fait « courir le bœuf » a beaucoup de clients. N'ont-ils pas admiré la force, la vaillance du « toro » ? C'était une belle bête ! Le foie de l'animal est particulièrement recherché.

Quant aux accidents possibles ?... Evidemment, il y a eu parfois des courses mouvementées : l'animal échappant aux teneurs de corde a été poursuivi, rattrapé plus ou moins loin et ramené avec plus ou moins de dommages. Et si, par malheur, il y a eu une jambe fracturée, une épaule luxée, une vitrine mise à mal, une quête fructueuse faite parmi la population a toujours permis de solder rapidement les frais.

Voilà comment, à Espéraza, on faisait « correr le bioù ».

La coutume fut interrompue, en 1939, par la déclaration de guerre. En 1945, après le retour des prisonniers, l'un de ces derniers, particulièrement « aficionado », essaya de renouer avec la vieille tradition ; mais ce fut un essai sans lendemain. La course était morte et bien morte ; et cela pour de multiples raisons. Pendant six ans, Espéraza avait accueilli de nombreuses familles venues du dehors, les éléments autochtones étaient donc beaucoup moins nombreux, et l'esprit collectif qui faisait le succès de la course n'existait plus. D'autre part, cette longue coupure n'avait pas permis l'initiation des jeunes qui, d'ailleurs, devenaient

difficiles au point de vue des distractions. Ajoutons un détail pratique qui a son importance : les rues cimentées ou goudronnées, plus glissantes que le sol ordinaire, augmentaient le risque d'accidents.

Il convient de souligner :

— que l'organisation de cette course n'était pas le fait d'un petit groupe mais qu'elle intéressait la population tout entière ;

— que cette coutume était une coutume exclusivement locale. Parfois, dans les localités environnantes : Quillan, Fa, Rouvenac, Antugnac, la veille de la fête locale, on a voulu « faire courir le bœuf », mais ce sont les jeunes chapeliers qui ont été conviés et qui sont venus, apportant leur corde et leur « cuir ». Ils recevaient le foie de l'animal en récompense ;

— que le foie de l'animal était particulièrement prisé !... Pourquoi ? Y a-t-il, dans ce fait, une survivance de l'antique conception de la transmission de l'énergie vitale par le sang ou certains organes, le foie en particulier ?... Je me garderai bien de conclure, sachant combien peuvent être hasardeuses certaines hypothèses en matière de traditions populaires, mais je laisserai simplement la parole à Marie Mauron : « *Je crois qu'obscure magie, totémisme des premiers âges, cultes oubliés ou transformés pour mieux survivre, sacrifices enfin dont la glorieuse âcreté reste dans notre sang de méridionaux, sont les racines qui nourrissent notre passion de sèves inconnues. Je crois que ce vrombissement intérieur à la vue, au nom du taureau... vient ce long, de ce lourd héritage. Du fond de l'Asie où le taureau a existé dès que la vie animale exista, jusqu'ici, en Camargue, Provence, Languedoc et Landes, sa vaste route est marquée de son pas dont l'empreinte est ineffaçable.* »

Urbain GIBERT.

NOTES

(1) René Nelli. Le Languedoc et le Comté de Foix. Le Roussillon. Paris, Gallimard, 1958 (p. 261).

(2) Quelques « corridas ». A Espéraza, en particulier.

(3) Espéraza : bourg de la Haute-Vallée de l'Aude a été, entre 1920 et 1929, le premier centre français et le deuxième centre mondial de la chapellerie (après Monza, Italie). La guerre 1939-1945 a porté un coup mortel à son industrie. Dans le pays audois, Espéraza se distingue par son originalité tant au point de vue de la langue (accent et particularités dialectales) que du folklore.

(4) Un résumé de cette enquête fit l'objet d'une causerie radiodiffusée au Poste National de Radio-Paris (28 Septembre 1938). Cette causerie fut publiée dans la revue « Folklore paysan »,, Paris (9e), 11 bis, rue Scribe - 1938 (nº 6 et 7) et dans le journal « L'Eclair » de Montpellier (24 Mars et 1er Avril 1939). Elle est reproduite en partie dans cette étude. — Les éléments de cette enquête m'avaient été fournis par M. Georges Denarnaud.

(5) Marie Mauron. Le taureau, ce dieu qui combat. Paris. A. Miquel. 1949 (p. 42).

LE GÉANT DE PEYREMAUX (Tarn)
ET SA SIGNIFICATION RELIGIEUSE

Si nous ajoutons à nos articles précédents de nouvelles réflexions, c'est à la suite de diverses lectures qui touchent à ce sujet : plusieurs articles de la collection « Folklore », les quatre tomes du Folklore du Nivernais par Jean Drouillet, et l'ouvrage remarquable et sans doute méconnu d'Henri Dautenville : la Mythologie Française. Nous avons été frappés de voir à quel point les conclusions de tous ces travaux allaient dans le même sens que nos précédents articles.

Voici, brièvement, l'essentiel de ce que nous apporté sur le sujet ces lectures. Pour la France, le géant, c'est Gargantua, fils de Belen, le dieu du soleil adoré par les Celtes. Il est en rapport avec les pierres, en place ou dressées, les arbres sacrés, les sources et les rivières. Il est presque toujours accompagné de sa parèdre. C'est un transporteur de pierres ou de rochers ; il sème les montagnes comme il boit les rivières, ou les alimente, selon les cas. On le rencontre en trois cents localités, au moins, du sol gaulois. Au fur et à mesure de l'évangélisation de notre pays, il a été « christianisé », devenant le Diable, le Juif Errant, Jésus-Christ, Saint Christophe ou Saint Martin. Il se bagarre parfois avec St Pierre, ou avec le Diable lui-même, et en ce cas il peut être aidé par St Martin. En pays roman, on le confond souvent avec Brise-Chênes ou Tord-Chênes, et ses substituts chrétiens sont Roland ou Samson. Il n'est presque jamais dupé et n'est jamais méchant.

Malgré les exemples très nombreux que donnent nos auteurs, ils ne citent jamais ni Peyremaux ni son pendant, le Montalet. A ces deux amas de rochers conviendrait pourtant excellemment, dans notre région, cette phrase de Dautenville : « Le géant se confondait avec les monts qu'il fit : ces monts qui sont aussi ses tombeaux, comme ils sont les tombeaux de l'astre englouti. » Nous ne connaissions pas ces textes quand nous avons parlé, dans « Folklore », des géants des Mayas, du géant Yéous, et de Peyremaux. Nous sommes donc là devant une notion sans doute universelle.

Mais il se trouve qu'au N° 82 de « Folklore », dans un article fort intéressant (Toponymie mythologique de quatre pierres gravées en Languedoc), André Soutou étudie le Roc d'Albine, roche à cupules située sur le versant Nord de la Montagne Noire,

tout près et au N.E. de Peyremaux (commune de Lacabarède, Tarn). C'est un entassement de gros blocs d'une hauteur totale de 6 à 8 mètres ; sur le bord le plus élevé, deux bassins, l'un circulaire, l'autre elliptique, creusés de main humaine et séparés par un intervalle de 9 centimètres. C'est là, suivant la légende, l'empreinte du pied d'un géant, Samson, qui aurait pris appui sur le rocher pour lancer son palet, par-dessus le col de la Fenille, jusqu'à Olargues. Voilà un exploit tout à fait parallèle à celui qu'une autre légende attribue aux géants de Peyremaux et du Montalet pour expliquer l'origine des menhirs jumeaux de Lacabarède. Il est très probable que le géant du Roc d'Albine est le même que celui de Peyremaux, baptisé Samson, au Moyen Age, pour effacer le souvenir de la divinité païenne. La double cupule est appelée « pied de Samson » ou « botte de Samson ».

Rappelons en passant que Samson a pris la place du géant dans bien des régions du Midi, le plus souvent à propos de pierres : dans le Lot, dolmen des Mazes ; à Rieupeyroux, Aveyron, dans l'église, l'omoplate de Samson ; dans l'Ardèche, deux dolmens ; en Auvergne, à St-Nectaire, dolmens également. Et ailleurs que dans le Midi, à Vesoul, une « motte » (colline) ; au pays de Gex, Samson et Gargantua cohabitent (pierre de Samson à Thoiry, galet et boule de Gargantua à Divonne). Dans les Monts de la Madeleine, Gargantua bat Samson aux quilles, par 9 à 7 ; quilles et palet sont encore là, ce sont des monolithes.

Ce voisinage ou cette substitution s'explique à la lecture des récits bibliques qui concernent Samson : sa naissance, annoncée par un ange dont le nom est « prodigieux » (c'est-à-dire inconnaissable) est rapportée à une intervention divine ; en réponse à cette annonciation, son père, Manoach, offre un chevreau en sacrifice à Yahvé sur un rocher ; il est consacré à Dieu dès sa naissance, et l'Esprit de Yahvé est sur lui. Après une incursion chez les Philistins, il se retire dans la caverne du rocher d'Etam. A sa prière, Dieu fend la cavité du rocher de Léchi et il en sort de l'eau pour étancher sa soif. Comme un géant, il arrache et transporte sur ses épaules les deux battants de la porte de Gaza, avec leurs poteaux et leur barre, jusqu'au sommet de la montagne en face d'Hébron (à quelques 60 km à vol d'oiseau plus à l'Est).

Mais Dautenville nous invite à remonter plus haut dans le temps, jusqu'aux vieux cultes indigènes repris par les Celtes et les Gaulois, par les Grecs ou les Latins. Ainsi, par exemple, au Mont Sant Angelo, au Sud de l'Italie. Ce mont porte à son sommet, à environ 1.000 m d'altitude, un château en ruines, du XI^{e} siècle, le « château du géant ». Juste au-dessous se trouve une grotte avec une source, encastrée dans une église dédiée à l'archange St Michel ; et les enfants de la région portent attachées à leur cou, encore aujourd'hui, des pierres percées dédiées à l'archange, elles aussi. C'est qu'en 492 l'évêque de Siponto, ville sise au pied de la

montagne et aujourd'hui détruite, avait eu une vision : St Michel voulait être vénéré dans la grotte.

Mais, plus anciennement, un berger avait cru voir, au même lieu, un taureau agenouillé et parlant. Cette grotte était en effet le rendez-vous des bergers de la montagne, étant le seul point d'eau, et sans doute le lieu d'un culte païen (Mithra ?).

Or, le Mont St-Angelo porte un nom plus ancien : le Garganon. C'est au sommet du Garganon que Strabon place un sanctuaire dédié à Calchas, grand prêtre de l'Iliade, et devin : les consultants lui sacrifiaient un bélier noir, sur la peau duquel ils se couchaient en attendant l'oracle. Lycophron dit qu'il y a dans la plaine un tombeau de Calchas : on hésite à savoir si c'est un vrai ou un faux tombeau. Le mont et son dieu ne font qu'un, et nous nous trouvons sans doute en présence du dieu pré-grec : les emplacements des tombes sont marqués par des tas de cailloux. Et voici la conclusion de Dautenville : « Il semble bien que l'on ait affaire ici à une religion qui précède les invasions grecques, gauloises et latines, en un mot les Indo-Européens, donc à une religion néolithique ».

Cette conclusion pourrait bien être valable également pour les rocs de Peyremaux et d'Albine : A. Soutou note que le roc d'Albine est situé dans une région de pâturages et d'ancienne transhumance. Dans les troupeaux de brebis de la région (comme aussi dans ceux de l'Aude et de l'Ariège, d'ailleurs) persiste la présence d'un animal à la toison noire ou plus exactement brun foncé ou pain brûlé (« burelle »), qui passait pour bénéfique au troupeau : n'est-ce pas la trace de la coutume ancienne de sacrifier au dieu du soleil un bélier noir ? (Et cette couleur n'est-elle pas en rapport avec le feu solaire, que les modernes adorateurs de l'astre cherchent à imprimer sur leur peau ?) Enfin, le dieu de Peyremaux devait être un dieu bienfaisant qu'il importait de garder sur son territoire : une autre légende raconte que le rocher fut l'enjeu d'une lutte serrée entre les deux communes d'Albine sur le versant Nord et Lespinassière sur le versant Sud, étant lui-même sur la crête à la limite de leurs territoires. Chaque nuit, secrètement, des hommes de l'un ou l'autre village tentaient de le faire glisser de leur côté. Ceux d'Albine l'emportèrent finalement, s'étant mis tous à le tirer par un fil de laine dont ils l'avaient ceint. C'est pourquoi aujourd'hui Peyremaux couronne le versant Nord et le chemin qui fait limite des deux communes passe au pied, du côté Sud.

Simone BRISSAUD.

L'OURS

Il y a peu de temps passaient encore, dans nos régions pyrénéennes, des montreurs d'ours qui venaient principalement de la vallée d'Ustou ou de la haute vallée de l'Ariège, aux confins de l'Andorre.

C'étaient les « outsatiès ».

L'ours, couleur de châtaigne, dansait lourdement sur ses pattes de derrière au son d'un tambour de basque.

Il était muselé ou tenu en laisse au moyen d'un anneau passé dans son nez.

L'homme, armé d'un gros pal, le plaçait quelquefois en travers des épaules de l'animal qui laissait pendre ses pattes de devant d'une façon grotesque. On eut dit un supplicié de la cangue.

Parfois s'organisaient des luttes entre l'ours et un gros chien de berger, « chen de parre », dont le maître excitait les instincts féroces.

L'ours était alors encapuchonné de cuir, mais il avait ses griffes ; le chien avait l'usage de ses crocs. Ces luttes attiraient beaucoup de spectateurs, mais il était bien rare que le chien en sortît vainqueur. Quelquefois même un hercule de foire se proposait pour lutter contre l'animal. L'attrait du spectacle en était alors rehaussé.

L'élevage des ours constituait, à la fin du XIX[e] siècle, une des principales ressources de la vallée.

Quand une fille s'établissait, elle prenait un animal en dot. Son mari le dressait et l'emmenait au loin pendant la saison d'été.

Le dressage des ours n'est pas très difficile quand on s'y prend de bonne heure. Le jeune ours est assez docile et joue souvent au coin du foyer avec les jeunes chiens et les enfants. La nourriture y est aussi pour beaucoup. La viande réveille les instincts sauvage ; on ne leur donnait que du pain, du lait, du maïs, des pommes de terre.

A l'aide de ce régime, on les assouplissait si bien que, quand ils s'échappaient de leur étable et qu'on les rencontrait dans le

village, personne ne s'en effrayait ; on avertissait le propriétaire et l'animal regagnait son logis.

Les ours non domestiqués avaient des instincts plus sauvages et les gardiens de troupeaux, dans les montagnes, avaient souvent maille à partir avec eux.

M. Raymond Joffres, de Montségur, qui était, dans sa jeunesse, pâtre sur le Saint-Barthélemy, me racontait qu'un taureau dont il avait la garde était réputé pour sa force. Il ne rentrait jamais à la « jasse » ; il ne craignait pas l'ours, disait-on, mais un jour que le pâtre était parti à sa recherche, il fut témoin d'un beau spectacle : la lutte du taureau et de l'ours. Celui-ci lui envoya un tel coup de patte que le taureau s'enfuit et revint à la « jasse » avec son épaule emportée.

Nul doute qu'aux temps préhistoriques l'ours ne fût un animal sacré, un « totem » dont la représentation ornait les cavernes.

Cette idée d'animal protecteur de la tribu a survécu longtemps sans doute, dans nos régions pyrénéennes et a donné naissance à toute une littérature populaire sur l'ours.

Tout le monde connaît le conte de Jean de l'Ours. Le héros, fils de l'ours, fort et velu comme son père terrasse le diable, lui ravit les filles du roi qu'il retenait prisonnières au fond d'un puits, se fait délivrer par un aigle et se marie ensuite avec une fille du roi.

Une légende de la Frau est rattachée à l'idée de l'ours protecteur du clan. C'est celle de l'Ours du Roc Mélié :

Un pâtre avait aperçu cet ours sur un alisier. Les chasseurs veulent l'abattre malgré les objurgations d'un vieux paysan qui prétend que cet ours ne leur a rien fait, qu'il est leur compagnon, leur ami.

Malgré lui, ils entaillent l'arbre sur lequel l'ours a l'habitude de grimper pour manger les alises et l'ours va se fracasser le crâne au pied du roc Mélié.

Mais peu de temps après, celui qui avait scié le tronc d'arbre et qui était le propre petit-fils du défenseur de l'ours, fit une chute mortelle, s'écrasant sur le même roc où l'ours s'était abattu.

« Les ours sont nos amis ! » avait dit le vieillard.

Ne furent-ils pas les amis de la Folle des Pyrénées, cette femme qui vécut pendant de longues années toute seule dans le Montcalm ; en compagnie des ours qui la protégeaient et la réchauffaient ?

L.H. Destel, le talentueux romancier ariégeois nous a conté dans une langue savoureuse pourquoi les ours s'appelaient Martin.

C'était au temps où Saint Vallier évangélisait les Pyrénées. Il venait de Tours où Saint-Martin lui avait fait cadeau d'un âne.

Candidement, il l'avait appelé Martin, en souvenir de son ami.

Un jour, dans le Mont Vallier cet âne fut attaqué par un ours en l'absence de son maître. A son retour celui-ci trouva le fauve qui achevait de dévorer son fidèle Martin.

Irrité de ce crime, le saint, nanti des pouvoirs de Dieu, condamna la bête sauvage à lui servir de monture, et les oursons d'amusement aux enfants des hommes.

C'est depuis ce temps-là que les ours s'appellent Martin comme l'ours de Saint Vallier.

On connaît aussi la légende de l'Homme sauvage et le lait.

L'Homme sauvage, velu comme un ours, essaie de mettre les souliers d'un paysan qui labourait près de son bois. Incapable de se déchausser, il est pris par le paysan qui le soigne pendant une semaine, durant laquelle l'homme demeure muet. Mais un jour, voyant le lait que la femme avait mis à bouillir prêt à se verser, l'homme se met à dire :

— « La manno de Diu s'escampo, les mainatges me plouron, m'en cal ana ! »

Et il disparut pour toujours.

Il est fort probable que ce personnage ne soit autre que « le dieu Ours » qui régnait autrefois sur les montagnes d'Europe et dont la légende s'est transmise de siècle en siècle jusqu'à nos actuels paysans.

Le 25 mars est la fête de l'Annonciation. C'est Notre-Dame de l'Ours, dit-on.

Il faut bien remarquer le temps qu'il fait ce jour-là.

S'il fait beau, l'ours sort de sa « tutte » et fait sécher sa paille au soleil. Mais alors l'hiver continue sa rudesse pendant quarante jours. S'il pleut, au contraire, l'hiver sera bientôt terminé.

Un remède de bonne femme pour terminer. Si vous avez des rhumatismes, sachez que rien ne vaut la graisse d'ours appliquée sur la partie douloureuse du corps.

Raymonde TRICOIRE.

NOTES

●

PREGUIERA DEL LAURAIRE

Senhor preservatz nos
De la peira redonda
E de la romegiera
Del dos caps !

PRIERE DU LABOUREUR

Seigneur préservez-nous
De la pierre arrondie
Et de la ronce
Des deux bouts.

Cette prière m'a été communiquée par Monsieur l'abbé Huillet, Curé de Preixan, âgé de 80 ans, originaire de Lauraguel (Aude), qui la tenait de sa grand-mère, qui elle-même la tenait de sa grand-mère également.

Comme on peut le voir cette prière très courte a un double sens :

— au sens propre, si l'on place le pied sur une grosse pierre bien ronde, on risque de tomber ; d'autre part on sait que la ronce prend racine à chaque bout par marcotte, ce qui peut occasionner une chute.

— au sens figuré, la pierre ronde peut être assimilée aux plaisirs faciles qui nous font chuter ; et la ronce représente les embûches dressées sur le chemin de la vie et qui peuvent nous faire déchoir.

J. MAFFRE.

BIBLIOGRAPHIE

1. Félix ARNAUDIN : **Contes populaires de la Grande-Lande** (Première série). Texte gascon et traduction française en regard. Préface de M. Yves Lefèvre, professeur à la Faculté des Lettres et sciences humaines de Bordeaux ; textes présentés et traduits par A. Dupin et J. Boisgontier. — Groupement des amis de Félix Arnaudin (Scole Jaufré Rudel), Bordeaux, 1966.

C'est là une riche collection de contes populaires gascons fidèlement retranscrits, sans additions ou embellissements de caractère littéraire. La plupart correspondent à des types bien connus — et il aurait été utile de signaler les numéros sous lesquels ils sont rangés dans la classification Aarne-Thompson et dans celle de Delarue-Ténèze — mais leurs variantes, souvent inédites, ne manquent jamais d'intérêt. Nous retrouvons, dans ce recueil, sous le titre assez mal choisi de *Rêve*, p. 124, une version nouvelle du conte publié naguère par Bladé : la *tête de cheval* (ou *la tête d'âne*). Ce conte semble s'être répandu en Occitanie, à partir du XIV[e] siècle, au moins. *Le registre d'Inquisition de Jacques Fournier* (1318-1325), publié par M. Jean Duvernoy, Privat, Toulouse, 1966. Tome III, p. 152, contient, en effet, un *sermo* cathare où le même mythe sert à montrer que l'homme est doué d'un esprit, séparable du corps, qui peut « aller et venir ». Deux hommes s'arrêtent au bord d'un ruisseau ; l'un s'endort, l'autre reste éveillé. Celui qui ne dort pas remarque qu'un lézard sort de la bouche du dormeur, franchit le ruisseau sur une sorte de passerelle, entre dans le crâne desséché d'un âne et s'y attarde. Il ôte la passerelle et constate que le lézard s'efforce vainement de regagner la rive ; il remet la passerelle en place et le lézard rentre aussitôt dans le corps de l'homme endormi. Lequel s'éveille juste à ce moment et raconte à son camarade qu'il vient de visiter un palais « avec chambres et tours », qu'il a eu peur de ne pouvoir traverser la rivière parce qu'on avait enlevé le pont, mais qu'enfin, le pont ayant été rétabli, il a pu rentrer chez lui...

Ce conte, utilisé par les cathares du Comté de Foix vers 1320, est probablement antérieur au XIV[e] siècle, mais nous n'en connaissons pas de versions plus anciennes.

2. Déodat ROCHÉ : **Contes et légendes du Catharisme ;** éditions des Cahiers d'études cathares, Arques, Aude ; 1966.

Réédition d'une plaquette parue sous le même titre en 1951, avec additions, compléments et une introduction de C. Sandkühler sur les contes populaires gascons. Il est incontestable que quelques thèmes folkloriques — celui du Pélican, par exemple (pages 34-36) qui figure déjà dans le *Registre d'inquisition de Jacques Fournier,* ont été connus des Bons-hommes et utilisés par eux dans leurs *sermos.* Il est possible que plusieurs symboles ou fictions mis en œuvre dans le *roman de Barlaam et Josaphat* et dans le poème provençal de *Boecis* se ressentent d'une influence hétérodoxe ou d'un remaniement « catharisant ». Mais en ce qui concerne les contes proprements dits (*le Serpent,* variante du mythe de *Psyché* et le conte du *Pou* (d'origine bogomile ?), on peut objecter à M. Roché que leur diffusion dans presque toute l'Europe rend difficile leur rattachement *exclusif* aux idéologies néo-manichéennes. Les cathares ont pu les prendre comme « exemples » en spiritualisant leur contenu, mais rien ne le prouve, puisqu'ils ne sont cités nulle part dans un contexte hétérodoxes. En revanche, on s'étonne de ne pas trouver ici le texte complet du conte *de la tête d'âne* et de deux ou trois autres contes — celui de la *Mort-parrain,* par exemple — communs au folklore bulgare (bogomile ?) et au folklore occitan, où la recherche comparative révèle des traits plus authentiquement dualistes

René NELLI.

3-4. AELFRIC : **Lives of three English Saints** (G.I. Needham). **Deor** (Kemp Malone). Librairie Methuen (Londres).

Nous avons reçu, de la librairie Methuen (Londres) deux volumes dont vient de s'enrichir la section Old English Library de cette excellente et très ancienne maison d'édition. Il s'agit de *Deor,* édité par Kemp Malone, professeur honoraire de la Johns Hopkins University de Baltimore, et de *Trois vies de Saints anglais,* édité par G.I. Needham).

Deor est un poème de quarante-deux vers, en vieil anglais, tiré de l'Exeter Book, manuscrit de la moitié du X° siècle. C'est, en somme, une tentative pour consoler celui qui, en proie à l'infortune, a connu la langueur de l'esprit, mais parvient à la dominer ; et le moine, ou le clerc, ou le lettré qui a écrit le poème ne manque ni de talent, ni de culture, ni d'originalité.

Les *Vies des trois Saints anglais,* écrites en vieil anglais du début du XI° siècle, sont tirées de manuscrits de la Bodléienne, du British Museum de la cathédrale de Gloucerter. L'auteur,

Aelfric, archevêque de Canterbury, est, autant qu'on puisse dire, le plus prolifique et le plus populaire des homélistes anglo-saxons. Il ne manque pas de talent lui non plus, et a beaucoup écrit, dans des genres assez divers.

Les trois saints sont St Oswald, St Edmond et St Swithin.

St Oswald devint, au VII[e] siècle, roi de Northumbria après sa victoire sur le roi breton Ceadwalla, et fut à son tour battu et tué, en 642, à Meserfeld. Mais sa sainteté n'est pas confirmée. C'est, sans doute, l'héroïcité de ses vertus qui a permis de parler ainsi à son sujet.

St Edmond fut roi de l'East-Anglia vers la fin du IX[e] siècle, fut défait, battu et vraisemblablement martyrisé, puis tué par les Danois pour des raisons qui dûrent toucher à la foi et à la politique. Il est enseveli à Bury St-Edmunds. Aucun document ne permet d'établir sa canonisation, qui, pourtant, ne fait aucun doute.

St Swithin fut évêque de Winchester au IX[e] siècle, et fut patron de la cathédrale du X[e] au XVI[e] siècle. On prétend que des miracles accompagnèrent la translation de ses cendres, le 15 Juillet 917, mais il n'est rien de certain à ce sujet.

Ce n'est certainement pas des précisions historiques ou des certitudes sur le plan de la canonisation qu'il faut rechercher dans l'œuvre d'Aelfric ; mais les spécialistes du vieil anglais trouveront dans l'édition Needham et aussi dans le Deor de Kemp Malone des textes établis selon les plus strictes exigences des éditions savantes, avec introduction, bibliographie, glossaire et notes. Ils auront aussi le plaisir de trouver dans ces deux volumes une réalisation typographique vraiment excellente dans un format agréable, avec marges bien étudiées, mariage parfait du blanc et du noir, emploi judicieux des caractères gras et maigres, en classique et en italique. Le papier est de bonne qualité. Nous ne sommes pas qualifiés pour juger, dans cette revue, de la valeur de ce travail ; mais tout nous rappelle, dans sa présentation, en aussi bon et parfois en mieux, les livres publiés en France par les Belles-Lettres ou par Honoré Champion, ce qui n'est pas petit éloge.

R. NEGRE.

5. **Bulletin folklorique d'Ile de France**, 38, rue Truffaut, Paris ; 29[e] année, 3[e] série, n° 34. Eté 1966.

Saint Pipe, patron de Beaune-la-Rolande (Marc Verdier), la carte des vœux 1966 du Président (Roger Lecotté), Note sur Montaigne et la poésie populaire (Marcel Françon), Les calendriers de

la classe (Roger Lecotté). Bibliographie très complète (livres et revues français et étrangers). Numéro excellent comme tous ceux qu'a publié jusqu'ici la *Fédération folklorique d'Ile de France.*

6. **Chtonia,** publication semestrielle du Centre international de recherches anhistoriques, n° 5-6, Editorial Herder, Barcelone, 1965.

Ce numéro est consacré à l'étude des souterrains-refuges européens. Editorial : Le paganisme médiéval en Germanie danubienne, d'après ses catacombes. — *Erdställe, Heidenlöcher,* etc. — et les écrits qui s'y rapportent. Notons spécialement comme intéressant notre région : Henri Ricalens : Deux hypogées inédits : les *Pompics* (Dordogne) et Pessoles (Tarn-et-Garonne). Page 72 : photographie de la Déesse-mère découverte dans le souterrain de Pessoles.

7. **Slovensky Nadoropis** (l'ethnographie slovaque), Klemensova 27, Bratislava (Tchéco-slovaquie), T. XIV, n° 3.

Apport à la relation de la tradition fabuleuse slovaque et tchèque (Oldrich Sirovatka). Les houes de la région de Medzev (Michal Markus). La maison slovaque au fronton dans l'architecture populaire de l'Europe centrale (Ladislav Stepanek). Le livre d'ordonnance du 18e siècle (Bokno Kucha). Le carnet de A. Krsnak de Svermono : source de connaissances ethnographiques (Viera Nosalova). — Nombreux articles d'information. Analyses et comptes rendus. Illustrations : les houes, la maison à fronton, écussons du livre d'ordonnance, etc...

8. **Hussards, pâtres, paysans.** La représentation de l'homme dans l'art populaire hongrois. Editions Corvina, Budapest, 1966.

Nombreuses planches représentant les divers objets d'art populaire : couvercles de coffres, boîtes à poudre, tissus, étuis à rasoir, assiettes à vernis de plomb, pots à tabac, cruches, statuettes, sculptures sur bois, etc., dont le décor ou le sujet est l'homme interprété de façon réaliste, expressionniste ou abstraite (hussards, pâtres, paysans, mais aussi des femmes, des rois, des guerriers). — Une excellente étude sur l'art populaire hongrois où l'on notera surtout le chapitre V : « Quelques particularités de l'expression artistique ».

9. HOOGASIAN-VILLA (Susie) : **100 Armenians tales** and their folkloristic redevance, Wayne State University Press, Detroit (U.S.A.), 1966.

Cent contes arméniens recueillis en Amérique parmi les réfugiés : personnages mythiques, ogres, géants, contes fantastiques ; contes humoristiques et misogynes, légendes et récits. Etudes

comparatives (ch. IV) et psycho-sociologie du narrateur. Index des motifs et bibliographie.

10. Michael POWNE : **Ethiopian Music and introduction** by Michael Powne, Oxford University Press, Ely House, 37, Dover Street, London, W1.

Cet ouvrage comprend une introduction générale, historique et ethnographique, sur l'Ethiopie ; une description minutieuse des instruments de musique, une étude sur les chants et les danses profanes, une autre sur la musique religieuse, de nombreux airs notés (pp. 131-147), une bibliographie, un glossaire... C'est une excellente contribution à l'étude de cette musique archaïque, encore mal connue en Europe.

René NELLI.

Gérant : Ch. PRINCE Imp. Gabelle, Carcassonne